



MODÈLE, CHEF DE CLAN, PARENT BIS...
ÊTRE *LE PREMIER-NÉ* PÈSE LOURD. ET SOUVENT,
LES GRANDS SE CONSTRUISSENT DANS LA PEUR DE
DÉCEVOIR LEURS PARENTS. DES EXPERTS
NOUS DISENT COMMENT *TROUVER SA PLACE*
DANS LA FAMILLE, PUIS DANS LE MONDE.

PAR SOPHIE CARQUAIN

La CHANCE d'être AÎNÉ ?

« J'AI ADORÉ

ÊTRE L'AÎNÉE, affirme Éline, pétillante cheffe d'entreprise de 37 ans. C'est une super position. On débarque en terrain vierge, sans aucun exemple écrasant devant nous. C'est ce qui m'a, je pense, autorisée à changer de métier, il y a quelques années. De la même façon que j'ai aimé jouer à la professeure avec mes petits frères, aujourd'hui, j'adore être cheffe d'équipe », se réjouit-elle, répondant à sa manière à cette question récurrente dans les familles : les aînés, sont-ils des superhéros, bien dans leur peau, dotés en prime d'un gène de super manager ? « C'est, bien sûr, plus complexe, mais en tout cas, il n'est pas anodin d'être un aîné, dans la mesure où c'est celui qui ajoute une nouvelle branche à l'arbre généalogique », décrypte

la psychologue et philosophe Nicole Prieur*, spécialiste des relations intrafamiliales. « Les aînés sont nourris d'un amour exclusif avant l'arrivée des suivants, renchérit le pédiatre Arnaud Pfersdorff, auteur de *Votre enfant de 0 à 16 ans* » (Éditions Hatier). Pendant un moment, ils profitent seuls des parents, et cela peut entraîner une forme de dette inconsciente. »

Anne, directrice de communication, avait 6 ans quand sa sœur est née, et 10 ans à l'arrivée du petit dernier.

« Mes parents ont clairement posé les choses : je devais être sage comme une image pour donner l'exemple, se souvient-elle. Aucun droit à l'erreur. C'était lourd, d'autant plus que j'avais toujours les "petits" dans les pattes. À l'adolescence, la moindre de mes revendications était vue comme un coup d'État. Si je résume, aller en boîte, c'était la révolution. Résultat : à 18 ans pile, j'ai quitté Valenciennes, berceau de la famille, pour une école de communication, à Lille. Et là, j'ai explosé. Je suis devenue la fille incontrôlable, la fêtarde... J'avais l'impression d'être enfin moi-même. »

L'AÎNÉ, un idéal fantasmé

« L'aîné est la cible d'un idéal fantasmé. C'est le "super enfant", objet d'une surmobilisation parentale. On veut le meilleur pour lui : la meilleure crèche, les meilleures écoles, les meilleures études », affirme Nicole Prieur. Ce que confirme Boris, 29 ans, gamer et streamer dans une équipe d'e-sport. « On ne m'a pas lâché depuis l'école élémentaire, résume-t-il. Au collège, j'ai dû étudier l'allemand et le latin, alors que mes sœurs ont pu choisir espagnol en seconde langue. Je devais toujours être dans les meilleures classes, et bien sûr être accepté en classe prépa scientifique étoile. Ça n'a pas été le cas pour les suivants. » Résultat : Boris a, selon ses propres termes, « tout envoyé valser » après une année de maths SUP pour se consacrer à sa passion première : les jeux vidéo. « L'aîné était, historiquement, l'héritier du patrimoine, de la terre familiale, voire de la charge notariale, rappelle Nicole Prieur. Il reprenait le travail du père. Dans notre inconscient collectif, il est toujours ce futur roi. Quand les autres ne sont que des princes. » D'où la mission première échu au « numéro 1 », de réussir, envers et contre tous. Et, surtout, d'opter pour une carrière sécurisée (comprenez : « bankable ») quand il ne s'agit pas de reprendre les rênes de l'entreprise familiale.

Chez les Beigbeder, c'est bel et bien Charles, l'aîné, qui a assuré l'image de la famille. « Son cadet Frédéric et lui ont 18 mois d'écart, mais Charles a typiquement le profil de "l'aîné pur jus", décrypte la journaliste Katia Chapoutier, autrice du livre *Frères et sœurs de pouvoir* (Éditions Alisio). Leur parcours est assez typique : après le bac, Charles intègre l'École Centrale et devient homme d'affaires, un peu comme son père. Frédéric, lui, résume lui-même les choses : il "porte le prénom d'un loser" (Frédéric dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, NDLR) ; s'inscrit à Sciences Po avant de se libérer de tous les diktats et de s'autoriser toutes les fantaisies. »

CHARGE MENTALE inconsciente

Même chose dans la famille Poilâne. Après le décès brutal de ses parents, c'est bel et bien Apollonia, l'aînée, qui reprend, sans même se poser la moindre question, l'entreprise familiale. « Elle a 18 ans à peine, mais elle a vécu ça comme une évidence, relève Katia Chapoutier. Sa sœur, plus jeune, a, elle, embrassé une carrière de designer. Ce qui est touchant, c'est que leur mère avait un métier artistique. Les deux sœurs se sont ainsi partagé les deux places, charge à l'aînée de continuer à faire vivre l'entreprise paternelle. »

Le rang de naissance, joue-t-il à ce point dans le choix de l'orientation ? Agathe, proviseure d'un lycée en province, en est certaine : « Et pourtant, je me destinais à la comédie et aux claquettes, sourit-elle. Curieusement, quand les castings ont commencé à marcher pour moi, j'ai passé en parallèle les concours d'enseignement. L'insécurité financière me tenaillait. Quand je suis devenue professeure, avant de grimper les échelons jusqu'à la direction d'établissement, mes frères et sœurs m'ont dit : "Ça te va comme un gant. C'était fait pour toi". Le chant et les claquettes sont passés à la trappe. Ai-je, au dernier moment, reculé pour réaliser le désir parental ? Je me pose la question. » Et la proviseure d'ajouter : « J'ai deux filles. L'aînée occupe un poste de dirigeante, et la seconde est comédienne. Sans commentaire ! »

UNE PLACE à garder ?

L'inconscient joue-t-il un rôle dans tout cela, et où exactement va-t-il se glisser ? « Même si la charge mentale est moins genrée qu'avant, affirme la psychanalyste Sophie Braun, nous sommes toujours les héritiers de ce dimorphisme sexuel : au garçon la reprise du métier paternel, à la fille le statut de troisième parent. » « Ma mère avait déjà quatre enfants à 25 ans, et moi,

l'aînée, j'ai été la parfaite "maman bis", raconte Catherine. Je préparais les repas, j'assurais le suivi scolaire. Il m'est même arrivé, à 17 ans, d'assister aux réunions parents-professeurs parce que ma mère était occupée par les petits. Maintenant, ça me semble dingue. » Nathalie, aînée d'une famille de cinq enfants, raconte qu'elle trouvait ça lourd. Lourd parfois de voir les petits frères et sœurs hurler ou mal se tenir dans les transports ou au restaurant. « J'avais honte de les voir se comporter ainsi, comme si j'étais responsable de leurs mauvaises manières – et plus largement de l'image de la famille », confie-t-elle. Diagnostic de Nicole Prieur ? « Nathalie a introjecté le surmoi parental comme beaucoup d'aînés, c'est-à-dire qu'elle a fait sienne l'exigence des parents dans l'éducation des petits. Et ce regard lucide, surtout à l'adolescence ou à la préadolescence, est une vraie source de souffrance », poursuit la psychologue.

Plus tard, c'est souvent aussi la sœur aînée que l'on attend pour donner naissance au premier enfant. « La rivalité entre sœur aînée et cadette peut être redoutable sur ce point, affirme Nicole Prieur. Et nombre d'aînées sont souvent anxieuses à l'idée que leur sœur cadette puisse avoir leur premier enfant, voire plusieurs enfants, avant elle. C'est ce qui s'est passé pour une de mes

patientes... Sa sœur a été la première à devenir mère. Au même moment, l'aînée a laissé tomber son métier pour reprendre des études d'architecte, profession du père. Comme s'il lui fallait accomplir à tout prix cette mission. » Garder sa place, en quelque sorte.

COURROIE de transmission

Alors, numéro un : maillon fort ? Maillon faible ? Anne, la directrice de communication, tranche : « Maillon central, c'est ce que je suis, surtout depuis la disparition de ma mère. Je suis celle qui transmet, communique les infos familiales. La courroie de transmission, confesse-t-elle. J'ai toujours fait le lien avec tout le reste de ma famille, avec oncles et tantes, cousins, cousines, organisé les dîners, les cousinades. Tenu au courant les plus jeunes de l'état de santé des plus âgés. Fait en sorte que la famille "tienne". Organisé des petits groupes WhatsApp pour proposer des réunions, des cadeaux groupés pour Noël. » Agathe, la proviseure, confirme : « J'ai toujours été le troisième parent. Même à l'âge adulte. Quand ma sœur est rentrée de son tour du monde, c'est vers moi qu'elle est venue, et c'est moi qui l'ai hébergée. J'ai aidé mes frères et sœurs à trouver leurs postes respectifs. Il y a peu de temps,

Il faut parfois
savoir **ROMPRE**
avec la tradition
pour mieux
LA PÉRPÉTUER

quand les plus jeunes ont émis l'idée d'organiser une cousinade, qui s'y est collé ? Moi, évidemment ! ». Et Agathe de soupirer : « Je suis très ambivalente. J'aime bien organiser... Mais tout ça, mine de rien, est pesant ».

SOIS parfaite

Comme est pesant, peut-être, le regard que l'on pose sur soi-même, quand on s'est éloigné du diktat parental. Et que l'on estime n'avoir pas répondu totalement aux exigences de perfection. Cette déception amère peut nous revenir comme un boomerang : « Pendant mon enfance, raconte Delphine, éditrice de 43 ans, j'ai tenu la vedette face à une cadette d'un an plus jeune. Je focalisais l'attention, j'étais la fille brillante qui décrochait des satisfecits partout : école, piano, ski. Ma cadette m'en voulait. Elle était timide, effacée. Puis les rôles se sont inversés, elle est devenue une winneuse, une cheffe d'entreprise qui gagnait très bien sa vie, alors que je me suis enfoncée dans l'inaction et dans la dépression... »

Décryptage de Nicole Prieur : « Delphine a tellement intégré les exigences de ses parents, qu'elle en a perdu de vue ce qu'elle a pu réaliser par elle-même. Sans doute, se méjuge-t-elle en imaginant tout simplement une déception parentale... C'est probablement faux. » Conclusion ? « Il faut savoir absolument se libérer de ce surmoi toxique, qui vous assigne à un rôle de "petit roi", martèle Nicole Prieur. Il faut cesser, à un moment donné, d'être ce "bon enfant", ce "bon aîné", qui va reprendre le flambeau familial, tout en protégeant ses frères et sœurs. » Oui, mais comment faire ? « On peut y parvenir en écoutant sa petite voix intérieure, ses propres désirs, en identifiant la "mission" que nous aurait confiée nos parents ("fais médecine comme ton père", etc.), poursuit la psychologue. Bref, en trahissant une certaine loyauté à la famille. C'est ce que je nomme, dans mon livre, opérer une "trahison vertueuse", puisqu'il s'agit de s'autoriser à être soi », poursuit la psychanalyste. Un point de vue qui rejoint celui de Delphine Horvilleur, rabbin et philosophe, quand elle explique qu'il faut parfois savoir rompre avec la tradition pour mieux la perpétuer – comme l'illustrent tant de figures et de récits de l'Ancien Testament. Couper le fil inconscient de la transmission pour mieux tisser, tracer sa route à soi, et en cela même, libérer une



L'aîné sert souvent de pôle d'identification pour les suivants, il donne le tempo.

énergie, un élan créatif qui nous vient aussi de nos racines, de l'exemple de nos parents... C'est à ce prix que l'on peut s'affranchir de tous les diktats qui pèsent sur nos épaules. Y compris des charges inconscientes. Car naître numéro un, c'est à la fois capter les idéaux des parents... mais aussi leurs angoisses inconscientes, venues parfois de loin. « J'ai constaté dans mon cabinet, que les aînés se trouvent en première ligne pour absorber les chocs transgénérationnels, comme la Shoah », analyse la psychanalyste jungienne Sophie Braun. « Ils reprennent inconsciemment à leur propre compte ces traumas et font en quelque sorte barrage pour en protéger les plus jeunes. » Ce sont les aînés qui incarnent ou intègrent la mémoire familiale. « Certains portent ainsi sans le vouloir la charge de faire revivre les figures tutélaires de la famille, un grand-père médecin, ingénieur... une personnalité d'exception, affirme Sophie Braun. Je conseillerais aux familles d'explorer les événements familiaux importants, d'identifier les personnalités puissantes, adorées, admirées, dénigrées. En mettant tout sur la table, on peut contribuer à desserrer l'étouffement familial et libérer les enfants de ces loyautés qui les dépassent et parfois les écrasent », conclut la psychanalyste. ●

* Auteure de « Les Trahisons nécessaires, s'autoriser à être soi », Éditions Robert Laffont et de « Petits règlements de compte en famille », Éditions Albin Michel.